

Elodie Pascal

15 € TTC

Dépôt légal : octobre 2022

ISBN : 979-10-359-8844-9

Achevé d'imprimer en France.

Tous droits réservés.

© Elodie Pascal, 2022

BRISÉE

ELODIE PASCAL

Plus grand aura été notre amour, plus grande en sera la haine.

Baruch Spinoza

11 juillet 2020

Montmartre

Il faisait beau, les familles se promenaient, les enfants rigolaient et les rayons du soleil abreuvaient leurs visages encore innocents. L'odeur des glaces et des barbes à papa inondait les rues. On entendait des *Maman, tu m'achètes une crêpe ? Tiens, regarde Papa des gens qui dansent ! Ces dessins sont magnifiques, on en prend un chéri ?* Les insectes, réveillés de leur sommeil d'hiver, bourdonnaient à tout va au milieu de la marée humaine, prêts à picorer n'importe quelles miettes laissées sur le trottoir. Montmartre surplombait tout Paris en ces jours d'été. La basilique du Sacré-Cœur en maîtresse des lieux irradiait, témoin de ces moments heureux.

Tous accouraient du monde entier pour admirer le quartier historique de la capitale. Les langues se mélangeaient, et pourtant toutes reflétaient l'enchantement face à ce décor atypique qui se dévoilait sous leurs yeux. Quelques courageux se perdaient en contrebas jusqu'à l'ancienne demeure de Dalida. Devant, certains

se laissaient aller à quelques airs de la grande chanteuse *C'est l'histoire d'un amour éternel et banal Qui apporte chaque jour tout le bien, tout le mal*. Ces quelques notes raillées flottaient dans les rues telles des reliques, l'espace de quelques minutes.

Les touristes se mêlaient aux passants du jour et aux habitants du quartier venus attraper ces heures hors du temps, légères. Les artistes de rue se régalaient de l'affluence, les caricatures s'écoulaient en un clin d'œil, la musique vibrait dans leur corps. Des attroupements, ici et là, admiraient les danseurs sur le parvis de la basilique. Chaque claquement de main résonnait dans les allées comme un cœur qui bat à l'unisson. La fresque montmartroise s'érigait. Tant d'âmes différentes au même endroit, s'échangeant un regard, un simple « Bonjour », une poignée de main, des acclamations. Instants gravés comme souvenirs impérissables d'une journée pourtant si banale, en apparence. Toutes possédaient un but identique, trouver la clé du bonheur.

À la nuit tombée, seuls quelques pèlerins zigzaguaient encore dans les avenues vidées. Verres à la main, ils chantonnaient au rythme de leur pas jusqu'au petit matin. L'insouciance régnait, ils ne s'imaginaient pas que quelques artères plus bas, le drame d'une vie se produisait. Sans même savoir que, quand la lune à son apogée les éclairerait, ils seraient adoubés en héros.

Il criait mon nom au milieu de la rue, enragé et possédé. Alors, je me répétais continuellement *Ce n'est pas l'homme que j'ai connu. Ce n'est pas l'homme que j'ai aimé.* Il ne s'arrêterait pas, pas avant que je lui aie montré ce qu'il avait fait de moi. Je me retournais, les yeux mouillés, le visage apeuré, mais je savais. Je savais, en me retournant, que jamais je n'y retournerai. Jamais je ne retournerai dans tes bras, tes promesses, tes doutes, ta monstruosité.

Je n'étais plus là, l'ombre de moi-même titubant sans but, dans des rues que je ne reconnaissais plus. Mes jambes ne me portaient plus, mes genoux embrassaient les pavés. Les mêmes qui nous avaient fait craquer, où nous nous étions dit *C'est ici que nous ferons notre vie.*

Je criais. J'étais en larmes. J'étais exténuée. Mon corps s'éteignait, mais mon esprit vivant, lui, était désormais libre.

Dans la pénombre, des gyrophares illuminaient la chaussée plongée dans le noir. Le rugissement des alarmes perçait le calme qui était revenu. Étais-je en train de rêver? Était-ce vraiment fini? Une lueur d'espoir germait, mes yeux se fermaient. Tout avait si bien commencé, trop bien commencé.

C'était dans ces rues de Paris que j'aimais tant, que nos regards s'étaient croisés, avant que tu n'osas m'aborder.

2

20 mai 2018

Rue de l'Estrapade, Paris

Je souriais à la vie, le soleil se reflétait dans mes yeux marrons, étincelants, presque en feu. Ma jeunesse, mes espoirs, mes illusions me portaient. Emportée par la fougue, comme on disait. Je chérissais ce monde, mon quotidien à Paris, et mon entourage qui me rendait si heureuse.

Plutôt solitaire depuis mon arrivée dans la capitale, je possédais une poignée d'amis, les meilleurs ; des parents, les meilleurs. Il ne me manquait plus que l'amour. Ou plutôt, l'Amour, avant un grand A. C'est ce qu'on s'efforçait de me lâcher, en tout cas. Moi, je n'y pensais pas vraiment, je ne le cherchais pas. À vrai dire, je ne savais pas si j'espérais simplement qu'on me le livre sur le pas de la porte, telle une pizza que l'on venait de commander. Ou si je m'étais résignée à rester seule. Finalement, le célibat m'allait si bien. Pour moi, c'était un problème en moins. Mais au bout du fil, toujours les mêmes questions.

— Alors Emi, quand est-ce que tu nous présentes quelqu'un ?

— Maman...

— Oui Emi, on attend ! Même si c'est une fille, tu peux nous le dire.

— Papa !

J'eus très vite compris que la société n'en voulait pas, de mon célibat. Au début de ma vie seule, quand j'étais plus jeune et encore plongée dans mes études, mon entourage s'interrogeait sur la présence d'un éventuel amoureux. Je répondais qu'aucun homme ne partageait ma vie tout court, point barre, on ne m'en demandait pas plus. Le sujet était clos. Avec le temps, ces questions se transformaient en jeu d'humiliation constant, *Mais pourquoi ? Tu ne te sens pas essulée ? Trouve-toi quelqu'un ! Tu as un travail, un appartement, c'est la suite logique !*

Ah, la fameuse suite logique... Expression qui, je l'espérais, brûlerait un jour dans les flammes de l'enfer.

Pourtant, vous et vos soi-disant couples qui duraient trois mois ; vous et vos aventures d'un soir ; vous et votre routine, vous n'étiez pas des exemples. L'irréel conte de fées du Prince venu sauver la Princesse vanté dès notre plus jeune âge ? Très peu pour moi. En réalité, grâce à vos conseils sortis tout droit d'un distributeur de débilites, vous me donniez encore moins envie de vivre avec quelqu'un. L'amour, c'est vous qui ne saviez pas ce que c'était, pas moi. Dès lors non, je ne croyais pas au prince charmant, et oui je n'avais pas l'intention de me mettre en

couple. Je voulais simplement une histoire, une relation normale, sans obstacle, sans engagement à long terme.

Mais ça, vous ne le compreniez pas, tout ce que vous reteniez, c'est que j'étais seule. Alors que je ne l'étais pas du tout. J'étais une femme libre, épanouie et indépendante. La bague au doigt, non merci ! Je n'avais besoin de personne pour vivre et encore moins pour exister. J'étais reine d'un monde sans roi, mon monde. Fière et comblée, toutes les saisons de l'année.

Sauf qu'un jour, sans que vous ne sachiez trop pourquoi, vous croiserez son regard, et en une fraction de seconde, vous saurez que c'est lui. C'est ce qu'il m'était arrivé. C'est ce qu'il ne m'arrivera plus. Ma garde, je l'avais baissée une fois, pas deux.

Je rentrais chez moi en plein cœur de Paris, rue de l'Estrapade, près des Jardins du Luxembourg au moment où je le vis pour la première fois quand il descendit du bus 89. Il était habillé en costume-cravate, sa silhouette élancée et sa beauté virile ébranlèrent mon âme en un éclair foudroyant. Si le coup de foudre tuait, alors sur mon épitaphe serait gravé *Emilie. Décédée d'un arrêt cardiaque à la vue d'un inconnu. C'est quand même dommage.* Je m'arrêtais, je ne sentis plus mon corps qui se liquéfia sur place. Pendant que je le regardais, le temps semblait s'être stoppé. Plus rien autour n'existait. Les voix des promeneurs, le bruit des pots d'échappement, des klaxons, envolés.

Il passa à côté de moi, me décocha un bref sourire courtois, un peu gêné, je crois. La chaleur envahit mes joues. Je continuais mon chemin sans y prêter attention, l'esprit ailleurs, tremblante d'excitation. Les senteurs de son parfum poivré s'infiltrèrent dans mes narines. Je fermais les yeux pour respirer les ultimes effluves de cette odeur qui me firent chavirer. *Qu'est-ce qu'il m'arrive ?* Tous les jours, je prenais ce chemin. Tous les jours, et pourtant, c'était la première fois que je le voyais. J'espérais, pas la dernière. J'avais l'impression d'avoir quinze ans et de découvrir mon premier béguin.

Le lendemain, en rentrant du travail, je le vis de nouveau. Au même endroit, à la même heure. Qui était-il bon sang ? Un nouveau Parisien ? Un provincial de passage ? Alors que je le dévisageais de loin, il sembla me reconnaître et me fixa avec un air faussement surpris. Comme s'il avait fait exprès d'apparaître encore là aujourd'hui. Au moment où nous nous croisions, j'entendis mon prénom. Une vague de chaleur enveloppa tout mon être, mon cœur accéléra la cadence, je me sentis fébrile. L'espace d'un instant, tout s'était arrêté. Encore une fois. Le monde autour de moi parut flou et difficile à distinguer. Les arbres qui jonchaient les grilles du Jardin du Luxembourg se transformèrent en points verdâtres. Je continuais de marcher, sans vraiment réaliser où j'allais, lorsque j'entendis mon prénom résonner une nouvelle fois « Emilie ! ».

Je me retournais pour finalement m'apercevoir qu'il n'y avait aucune surprise. L'inconnu ne s'était pas lancé à ma poursuite

dans un élan héroïque digne des grands films. L'inconnu avait disparu. C'était mon meilleur ami, Pierre, qui me courait après. Entre soulagement et frustration, je ne savais plus où donner de la tête. Ces sentiments contraires furent vite balayés à l'idée de passer un peu de temps avec Pierre. Après m'avoir tapé la bise, il jeta un œil derrière lui comme s'il essayait d'accrocher quelqu'un du regard.

— Tu sais qui c'est ?

Surprise et hébétée par cette question, je mis quelques secondes à recouvrer mes esprits.

— Non.

— Il t'a fixée avec une telle insistance, on aurait dit qu'il te connaissait... Où qu'il voulait te sauter dessus ! Un instant j'ai songé que c'était ton nouveau mec.

— Je l'ai déjà croisé hier, mais je ne le connais pas.

— Peut-être un psychopathe...

Un sourire narquois et des yeux de fou furieux se dessinèrent sur son visage. Nous éclatâmes de rire et poursuivions notre route. Mon rictus s'estompa après quelques pas, je me perdis dans mes pensées. Pierre avait remarqué quelque chose, entre cet inconnu et moi, mais ce n'était certainement rien. Nous avions l'habitude d'inventer toutes sortes d'histoires, là encore, ça n'était sans doute qu'un jeu.

Une question pourtant ne me quitta pas.

Qui étais-tu, Inconnu du bus 89 ?

3

Je connaissais Pierre depuis dix ans. Nous avions débuté nos études en même temps à dix-sept ans. Nous nous étions rencontrés sur les bancs de l'université, nous avions grandi ensemble, et démarré notre jeune existence d'adulte toujours l'un à côté de l'autre. Inséparables. L'avenir nous tendait les bras, nous étions prêts à nous accomplir pleinement dans notre nouvelle vie maintenant que nous possédions un travail et quelques économies de côté. Nous avions tellement changé, c'en était à peine réel.

Pierre était quelque peu réservé, mais faisait craquer toutes les filles qui passaient sur son chemin. Il faut dire que son mètre quatre-vingt, ses cheveux bruns en bataille, ses yeux bleus perçants et son sourire digne d'une publicité de dentifrice ne pouvaient laisser aucun garçon ni aucune fille indifférent. En plus de ça, Pierre possédait clairement un quotient intellectuel supérieur à la moyenne. Beau et brillant, rien que ça ! Mais il n'était pas le genre de garçon à multiplier les relations, à chercher l'approbation de ses pairs dans les conquêtes. Non. Lui, c'était

l'amour qui l'intéressait, le vrai. Jusqu'au jour où il avait rencontré son ex-petite amie, Lola.

Un soir, dans un bar sans grand charme où les semelles de leurs chaussures collaient sur le sol poisseux, leurs regards s'étaient croisés. Ils s'étaient tout de suite plu. Lola avait des yeux pétillants, couleur marron dont on distinguait des reflets dorés révélés à la lumière, des cheveux châtain clair. Une lionne excitée à l'idée même de vivre. Elle l'aurait mangé tout cru si elle avait pu. Lola était magnifique, ses formes figuraient là où on les attendait, tous les hommes n'avaient d'yeux que pour elle. Les siens étaient braqués sur sa proie, Pierre.

J'avais mis Pierre en garde. Il devait rester vigilant quand il confiait ses sentiments. Elle était attentionnée, mais semblait vouloir jouer. Ça s'observait à des kilomètres qu'elle rejetterait toute relation sérieuse. Qu'on ne lui serve surtout pas la question du mariage et des enfants sur la table. Même après quelques mois, même après quelques années. Si j'avais si bien cerné Lola, c'est que j'avais l'impression de voir en elle mon miroir. Comme moi, elle était jeune, elle désirait profiter de la vie avant tout, même si cela voulait dire balayer des cœurs brisés sur les trottoirs. Elle aimait Pierre, mais pas autant que lui ne l'aimait. Pourtant, Lola se convint du contraire, jusqu'à envisager de construire quelque chose avec lui. Un semblant de relation durable, un écran de fumée. Cette idylle était vouée à l'échec.

Après un an et demi de rapprochement, de voyages à l'autre bout du monde et une complicité certaine nouée au fil de l'eau, ils avaient prévu d'emménager ensemble. Pierre avait au

préalable commencé à préparer ses cartons chez lui, quant à Lola elle disait toujours *On a le temps, rien ne presse, on n'a même pas encore trouvé un appartement !* Pierre s'y voyait déjà, son avenir se traçait. Le mariage dans un an et un premier enfant dans deux. Empli d'espoirs illusoires, il ne perçut pas que Lola n'était nullement prête à faire le grand saut.

Lorsque Lola présenta Pierre à ses proches, un frisson la parcourut, le déclic. Elle ne se voyait pas être considérée comme une jeune femme en couple à seulement vingt ans, et encore moins vivre à deux. Elle disposait de toute sa vie pour s'installer, à quoi bon se mettre en cage maintenant. Au lendemain de la rencontre avec ses parents, quand ils montèrent dans la voiture pour repartir, elle lui avoua qu'elle ne pouvait pas continuer.

— Pierre, ça va trop vite. Je... je ne peux pas.

Pierre fit mine de ne rien entendre. Alors qu'il allait passer la première, elle appuya sa main sur la sienne. Elle plongea son regard dans le sien profondément, il sut que c'était terminé. Au moment où elle s'apprêtait à parler, il posa un doigt sur sa bouche, lui caressa la joue et démarra. Quand il s'arrêta devant chez elle, avant qu'elle ne descende, elle le fixa avec une immense tristesse et lui murmura, *Je pensais pouvoir y arriver, je suis désolée.* Il la regarda avec tendresse, lui sourit, avant d'appuyer sur la pédale d'accélération. Il s'en alla sans prononcer un mot, seul le ronronnement du vieux moteur se fit entendre dans la pénombre. Plein phare sur un avenir perdu. Il aurait pu faire une scène, lui exposer ses quatre vérités, réveiller tout le quartier. Il se contenta de rouler. Il avait envie de pleurer, mais il n'en avait

plus la force. Au fond de lui, il avait toujours su que cette relation demeurerait stérile. Un désert aride s'était formé dans son cœur depuis quelque temps déjà.

Cette histoire, il la portait à lui tout seul depuis tellement longtemps. Il n'alluma pas l'autoradio, son visage s'était éteint, il continua de rouler jusque chez lui. Pierre avait fini par m'avouer que ce soir-là, après avoir dévié de sa route sur des kilomètres, il avait failli ne pas rentrer. Jamais.

Après ce passé amoureux chaotique, Pierre n'avait plus du tout été le même pendant longtemps, enfin, en ce qui concernait son désir d'affection. Ses relations avaient commencé à s'espacer, jusqu'à devenir rares, distantes. Il trouvait toujours une excuse, un prétexte, pour y mettre fin après quelques mois, semaines parfois. Il était devenu froid, un bloc de glace qui ne laissait plus aucune émotion transparaître. Même quand nous étions seuls tous les deux, il était difficile de percer sa carapace. Je n'arrivais plus à mettre le doigt sur ce qu'il avait dans la tête, ni même ce qui l'animait. Un pantin sans fils pour le guider. Et je savais que je ne pourrai le faire parler s'il n'en avait pas la moindre envie.

Parfois, il se rendait compte qu'il me plaçait à l'écart. Pour me rassurer, il me disait *Tu es la personne la plus importante pour moi, c'est grâce à toi que je me sens bien et que je ris...*, *c'est grâce à toi*. Notre amitié restait pour nous ce que nous avions de plus précieux. Je lui retournais un sourire, pour lui montrer que je comprenais, et que je n'essaierai pas d'aller plus loin. Je changeais alors immédiatement de sujet de conversation. On était comme ça, avec Pierre, complémentaire.

À la question que tout le monde se posait, la réponse était oui. Pierre me plaisait au début et c'était réciproque. Mais nous nous étions vite rendu compte que nous demeurions simplement amis, fusionnels et aimants, mais pas amoureux. Nous l'avions réalisé juste après nous être embrassés pour la première fois, et la dernière ! Aucun de nous deux n'avait ressenti quelque chose, une flamme, ou ne serait-ce qu'une infime étincelle. Ce baiser fut suivi d'un long fou rire. Et nous en plaisantions souvent.

Mes parents considéraient Pierre comme le gendre idéal. Ils ne juraient que par lui. Sans jamais l'avouer, ils étaient déçus que lui et moi ne tentions pas de nous mettre en couple, je l'étais aussi, d'une certaine manière. Il était tout ce dont j'avais besoin pour vivre heureuse et épanouie, mais je ne l'aimais pas, pas de cette façon, et lui non plus. Au fil du temps, Pierre était redevenu celui que je connaissais avant qu'il n'eût le cœur brisé. La chaleur qui l'abritait reprenait vie, il rayonnait de nouveau. Mon soleil avait refait surface.

Il figurait toujours au grand tableau des célibataires, et moi aussi, alors nous nous soutenions mutuellement dans notre célibat assumé, et comblions certains de nos samedis soirs à manger des pizzas et à boire des bières. Je savais qu'avec Pierre, je n'avais pas la nécessité de me maquiller, de me coiffer, ni même de m'habiller. Je n'avais pas besoin de faire d'efforts pour nos conversations non plus, tout était naturel. C'est ça, l'amitié, la vraie. Je la chérissais et la chérirai, jusque dans la tombe.

